Document generated on 10/12/2024 2:14 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# La légende du Tracel

## Stéphane Ledien, *Des trains y passent encore*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2017, 104 p.

David Dorais

Number 134, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88161ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2018). Review of [La légende du Tracel / Stéphane Ledien, *Des trains y passent encore*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2017, 104 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (134), 76–80.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

au monde depuis la Révolution tranquille (1960-1968), nous serions-nous repliés de nouveau sur nous-mêmes, ou ne serait-ce pas qu'en raison de notre faible poids démographique — aggravé par notre double refus de devenir un véritable pays — il nous est quasiment impossible de nous imposer sur la scène internationale ? Pourtant, dans la finale, « Un bilan général », Godenne dore la pilule : « La nouvelle québécoise [est] la plus ouverte à la diversité tant dans les formes que dans les sujets, avec en outre une politique de défense et d'illustration du genre. » (p. 874) Tout n'est donc pas si mal.

Rendons hommage à René Godenne, qui — au-delà de mes propres réserves sur son travail et en dépit des quelques réserves qu'il a lui-même à notre endroit — nous fait la part belle dans cet ouvrage monumental — un travail de titan — sur la nouvelle de langue française, et nous offre une ouverture sur le monde, nous fait participer au concert des nations francophones.

**Michel Lord**

## La légende du Tracel

Stéphane Ledien, *Des trains y passent encore*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2017, 104 p.

Ce sont les gens de Québec et de ses environs qui risquent de connaître le Tracel. Il s'agit d'un viaduc ferroviaire qui enjambe la vallée de Cap-Rouge, à l'ouest de Québec. Le lieu est notamment fréquenté par les adolescents, qui aiment aller prendre quelques bières dans les bois qui jouxtent l'une de ses extrémités. Son nom étrange découle d'une déformation du mot anglais *trestle*, signifiant « tréteau » ; il désigne les espèces de chevalets qui supportent la voie ferrée en hauteur. Stéphane Ledien, Carougeois d'adoption (il est d'origine française), est tombé amoureux de cette structure majestueuse, ce « géant de fer » comme il l'appelle, et a décidé de lui consacrer un court recueil de douze nouvelles.

Manifestement, Stéphane Ledien éprouve une grande admiration pour le Tracel et il parvient à la communiquer au lecteur. La construction du viaduc a constitué un défi d'ingénierie. Des armées d'ouvriers ont dû creuser en profondeur dans la terre et la boue pour ancrer les assises du pont. Des efforts titanesques ont été nécessaires pour que cette architecture puisse se dresser dans le ciel. Le résultat final est un petit bout de voie ferrée, section d'un long parcours qui relie Moncton et Winnipeg. Traversant les provinces et ayant traversé les époques (il a été construit il y a plus de cent ans), le Tracel représente en même temps un monument immobile et pérenne, dominant saison après saison, de sa physionomie osseuse, le paysage de Cap-Rouge. L'auteur déclare en avant-propos : « Sierra de fer, assemblage à la pointe du génie civil du siècle dernier, […] il assiste, omniscient, à l'inexorable déroulement de nos vies. » Il semble planer au-dessus de cette banlieue paisible, surplombant les piscines, les bungalows et les érables, près de toucher l'azur.

Le projet de l'auteur, pour bien faire sentir la majesté du pont, a été de mythifier son sujet. Au lieu de le décrire de façon réaliste, il a choisi de lui conférer une ampleur presque surnaturelle. Il procède en mettant à profit les genres littéraires de l'imaginaire ; il plonge dans la légende et le fantastique. Ainsi, « La prophétie du treillis » relate comment les fantômes d'un Amérindien mort à l'endroit où sera bâti le Tracel, d'un malfrat ayant voulu y enterrer le trésor volé à une congrégation religieuse et de Wilfrid Laurier (initiateur d'un projet de chemin de fer reliant l'est et l'ouest du pays) hantent les lieux. Ils seront à l'origine d'un accident de voiture qui, en 1968, entraînera la mort de trois compagnons en goguette ayant roulé sur les rails à bord de leur Coccinelle. Dans « Trois boulons rouges », un père raconte à son fils l'épopée du Tracel. Celui-ci, confie le conteur, n'a pas été construit par des travailleurs acharnés, comme l'établit la version officielle, mais par l'Ingénieux : personnage étrange rappelant le Diable, qui a remis trois rivets d'or magiques à trois entrepreneurs de Cap-Rouge. Il a suffi à ces messieurs de lancer les objets dans

les airs pour qu'apparaisse un immense pont à tréteaux. La conjonction de motifs des contes traditionnels québécois avec un produit de l'ingénierie moderne crée ici une histoire originale. « Le trotteur du Tracel » cherche à héroïser son sujet en l'associant à la figure populaire d'Alexis le Trotteur. Le légendaire homme-cheval aurait jadis été frappé par la foudre alors qu'il courait devant un train à Cap-Rouge. Il s'en serait tiré sans une égratignure, et cette aventure lui aurait donné une confiance qui se serait transformée en témérité, au point qu'il a continué ses folles cavalcades et a fini frappé à mort par une locomotive quelques années plus tard en Gaspésie. Pour sa part, la nouvelle « Feu, feu, joli feu » offre une variation amusante sur le thème du film d'horreur adolescent. Alors que des jeunes du secondaire sont occupés à se raconter des histoires effrayantes autour d'un feu de camp, ils se font mystérieusement trucider les uns après les autres. Qui est le coupable ? Une créature monstrueuse ? Ou bien plutôt l'un d'entre eux, adolescent boutonneux et introverti dont ses comparses se moquent ?

La mort est un sujet récurrent dans le recueil de Ledien, peut-être parce que le pont ferroviaire attire, comme un paratonnerre, les velléités suicidaires des habitants de Cap-Rouge. C'est ainsi qu'un peintre en bâtiment, atteint d'une maladie incurable, grimpe dans la construction et songe à sauter en bas pour en finir plus vite. L'un des meilleurs textes est « Arrière, arrière-saison ». Il s'ouvre sur une description mélancolique du paysage automnal, page inspirée qui arrive à se dégager du style un peu trop appliqué et consciencieux employé dans le reste du livre : « L'automne fusait à l'horizon du Cap-Rouge, la rousseur envahissait les dernières enluminures de septembre. Aux abords de la rivière, la lande s'écrémait en camaïeux de gris lessivés, de verts élimés et de marrons bien mûrs. Au-dessus d'elle, longeant sa berge, la structure brunie par les âges de l'immense pont à tréteaux local se fondait dans les rouillures de la campagne. » Dans ce décor, un vieil homme ramasse les feuilles mortes. Il se croit nargué par un grand chêne, qui s'obstine à conserver son feuillage. À travers

les saisons et les années, l'arbre majestueux garde ses frondaisons, jusqu'à ce que les cendres du vieil homme, décédé entre-temps, soient enterrées à son pied. Le ton élégiaque de cette nouvelle contribue à composer une atmosphère sombre et languissante, dans laquelle le profil squelettique du pont trône comme une incarnation de la mort.

En terminant, il faut féliciter Stéphane Ledien de l'inventivité formelle qu'il déploie. Il ne se contente pas de raconter des histoires : il les inscrit dans un cadre discursif souvent astucieux. Il peut s'agir, dans les cas les plus simples, d'un contexte de conte, où la figure du conteur fait saillie pour s'immiscer dans son récit et passer des commentaires, voire glisser des onomatopées : « La nuit, quand les enfants dorment déjà, le convoi brise — *tagadam ! tagadam !* — le silence des étoiles et de la lune veillant sur le promontoire de schiste… » Dans d'autres cas, on a affaire à un monologue intérieur qui sait adopter de manière convaincante le rythme et le vocabulaire d'un homme peu éduqué et paniqué, sur le point de sauter en bas du Tracel. Plus originale, l'une des nouvelles est racontée du point de vue d'un chien, sans que ce choix paraisse ridicule. La voix narrative, au *tu*, s'adresse à l'animal, ce qui crée une légère distance énonciative grâce à laquelle la perspective du fidèle compagnon acquiert sérieux et émotion, tandis qu'il accompagne son maître dans ses derniers jours. Moins réussie (et beaucoup trop longue), la nouvelle « Importés de France » s'efforce de décrire le voyage d'un présumé immigrant qui s'avère en définitive… un bâton de déodorant. Le procédé de la nouvelle à chute tombe à plat ici, et Ledien peut se montrer capable de beaucoup mieux. À preuve, le texte final du recueil, une fantaisie audacieuse et concise (à peine trois pages) qui se passe dans le futur, où deux jeunes observent un rivet du Tracel dans un musée. Le vocabulaire imaginatif (« archéotypisation cryptochaotique », millénodécennie », « holovitrine », « naviplaner ») parvient à créer une réalité complètement autre, qui nous propulse à des années-lumière de notre monde. Manière originale pour l'auteur de clore le livre et de donner

une dernière fois de l'ampleur à son sujet, en montrant que, même dans l'avenir, le Tracel continue à fasciner les gens.

**David Dorais**

## Toute la place à l'ordinaire

Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*, Ottawa, L'Interligne, 2017, 175 p.

Dans quelle mesure vous laissez-vous influencer par le paratexte d'une œuvre ? Cet « appareillage » qui accompagne le texte conditionne-t-il votre lecture ? En ce qui me concerne, j'ai été happé dès le premier abord par le titre du recueil d'Hélène Koscielniak, *On n'sait jamais à quoi s'attendre*. J'ai été happé non pas par ce que ce titre laisse supposer de surprise et d'inattendu, mais par la simple orthographe… « On n'sait » ? Pourquoi pas « on ne sait », sans élision ? Je suis toujours dubitatif devant l'utilisation d'une graphie cherchant ainsi à imiter le registre oral. Cette façon d'écrire qui tâche de transmettre un sentiment d'authenticité et de naturel débouche souvent sur des phrases plus compliquées à lire que si elles avaient été rédigées en français correct. Glaner et réutiliser toutes les petites déformations du langage parlé finit par créer une sorte de Frankenstein grammatical, une créature à peine reconnaissable, que l'on doit prendre le temps de scruter pour y distinguer les morceaux sains d'origine. Ce processus censé accélérer la lecture (il faut que, comme dans la réalité, la parole coule sans être endiguée par les artifices du bon usage) en vient en définitive à la ralentir. De plus, je n'aime pas ce que ces anamorphoses orthographiques veulent communiquer. On sent qu'il s'agit de clins d'œil adressés au lecteur pour qu'il comprenne bien que l'auteur ne se prend pas au sérieux. Il écrit en bras de chemise, si l'on peut dire. Il ne cherche pas à « faire du style » ni à « péter plus haut que le trou ». Rien de subtil ni de profond. À tout prendre, j'ai l'impression que l'auteur déclare : « Rassure-toi, cher lecteur, tu ne trouveras ici aucune littérature. »